

Appel à projets Germaine Tillion 2023-2024
Thème 1 : Transmettre

Introduction : Germaine Tillion et le devoir de vérité face à la Seconde Guerre mondiale.

Pour Germaine Tillion, transmettre signifie avant tout rechercher la vérité pour mieux la diffuser. C'est une constante de son caractère et de son travail tout au long de sa vie. Les épreuves qu'elle traverse lors de la Seconde Guerre mondiale sont particulièrement marquées par cette quête de la vérité et de sa transmission. Ce trait s'illustre tout d'abord dans son engagement résistant qui débute dès son retour en France en mai 1940. Elle revient en métropole au terme de son quatrième séjour de recherche dans les Aurès, alors que le pays se trouve en pleine débâcle. Ecœurée par l'annonce de la demande d'armistice du 17 juin 1940, révoltée par l'attitude de la France de Vichy, son patriotisme assumé la conduit à rejoindre le groupe de résistance du musée de l'Homme. Agacée par les mensonges du régime en place et de l'occupant, elle inscrit son engagement dans un souci de rétablissement de la véracité des faits. En effet, l'activité du réseau du musée de l'Homme s'organise autour de trois domaines centraux : le renseignement, l'aide aux évasions et la propagande, à travers la publication des journaux *Résistance* et *Vérité française*. Son texte de 1941 « La cause de la vérité » s'inscrit dans cette forme de mobilisation, car elle lie ainsi la recherche de la vérité au fait de s'engager dans la lutte contre l'occupant, plaçant sur le même plan la mobilisation patriotique à la volonté de relater des faits attestés et justes. Transmettre prend ici une coloration à la fois patriotique et de rigueur intellectuelle.

Dénoncée à l'été 1942, elle est emprisonnée une année à la prison de Fresnes avant d'être déportée dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück. Elle y devient prisonnière *Nacht und Nebel*, Nuit et Brouillard, une catégorie de prisonniers dont le régime nazi voulait faire disparaître les traces afin de terroriser les mouvements de résistance dans les pays occupés. C'est à Ravensbrück qu'elle cherche à comprendre le système concentrationnaire qu'elle explique à ses codétenues, comme en témoigne Geneviève de Gaulle lors de la remise de la grand-croix de la Légion d'honneur en 1999. Germaine Tillion se mît à nouveau en ethnologue et passe une large partie de sa captivité à observer, prendre des notes et livrer ses analyses à ses camarades de détention. Ce regard scientifique sur l'organisation et la vie des camps est animé par la volonté de transmettre le récit de cette expérience, une fois la guerre terminée. Libérée en avril 1945 et prise en charge par la Croix-Rouge suédoise, elle s'attèle, à son retour en France, à rassembler les notes accumulées lors de sa détention en camp pour rédiger le produit de ses réflexions.

Cette transmission de l'horreur vécue mais analysée avec un attachement à l'objectivité nourrit ainsi l'écriture de son *Ravensbrück*. Intitulé dans sa première version de 1946 *A la recherche de la vérité*, l'ouvrage s'attache encore une fois à une constante de l'œuvre de Germaine Tillion, cette fois-ci avec pour objectif de transmettre une analyse de l'intérieur d'un système concentrationnaire vécu et subi. Deux autres éditions de *Ravensbrück* suivront, une première en 1973, afin de contrer la négation des chambres à gaz des camps de concentration de Mauthausen et de Ravensbrück en enrichissant son propos initial de documents jusque-là inédits. La troisième édition de *Ravensbrück* paraît en 1988, renforcée de nouvelles archives de la Seconde Guerre mondiale rendues accessibles au public. Elle intègre également l'analyse de son amie et camarade de déportation Anise Postel-Vinay ou encore de Pierre Serge Choumoff, notamment sur les chambres à gaz du camp. Là aussi pointe le souci de la transmission pour Germaine Tillion, consciente à la fin des années 1980 que les témoins de l'univers concentrationnaire disparaissent petit à petit. La période étant marquée par l'émergence du négationnisme à l'égard des crimes nazis, l'ultime parution de cet ouvrage renoue avec l'intitulé

de la première version, l'affirmation de la vérité étant indissociable encore une fois de la volonté de transmettre de Germaine Tillion.

Texte 1 : La cause de la vérité (1941)

Des événements multiples se produisent chaque jour qui engagent notre avenir, notre honneur, tout ce qui donnait du prix à cette vie même, et nous les ignorons, ou quand nous les connaissons, ils nous sont présentés tronqués, déformés systématiquement pour servir des intérêts qui ne sont pas les nôtres.

Nous, patriotes français, nous n'avons pas une voix pour nous guider. C'est pourquoi nous devons essayer de nous renseigner les uns les autres. [...]

Dans une période où toutes les passions sont exaspérées, et d'abord les nôtres ; où nous avons les nerfs à fleur de peau et le cœur au bord des lèvres, nous ne devons pas nous abandonner aux excès de notre agacement, ou de notre dégoût, mais nous devons nous efforcer de *bien voir* (le peu qu'on nous laisse voir), de *bien comprendre* et de *bien juger*. C'est un effort qu'il nous faut faire tout seuls, devant notre conscience, puisque personne ne peut nous aider – mais nous *devons* absolument le faire, car la France, l'unité, l'honneur et le bonheur de la France en dépendent (je n'ai pas dit sa « grandeur », car la France ne peut être ni plus grande ni plus petite ; elle est ce qu'elle est : on peut l'amputer provisoirement, on ne peut pas la diminuer).

Notre but est de grouper un petit nombre de gens qui s'estiment réciproquement, et qui mettent en commun les faits dont ils ont eu connaissance afin d'en faire profiter la communauté. Ceux d'entre nous qui ont ce qu'on appelle une « opinion politique » pourront l'exprimer sous un pseudonyme qui les engagera. Mais tous, nous nous sommes donné les promesses suivantes :

1° Sur le plan des faits : ne pas mentir, ne pas déformer, ne pas travestir.

2° Sur le plan des idées, être de bonne foi, appeler chaque chose par son nom exact, et la juger avec une impartiale rigueur.

Enfin, nous pensons que la gaîté et l'humour constituent un climat intellectuel plus tonique que l'emphase larmoyante. Nous avons l'intention de rire et de plaisanter et nous estimons que nous en avons le droit, car nous nous sommes engagés corps et bien dans l'aventure nationale.

Sur les faits, nous pourrions nous tromper, mais ce sera malgré nous, et nous prenons l'engagement les uns vis-à-vis des autres et nous démentir nous-mêmes dès que nous connaissons notre erreur.

Sur le plan des idées, nous ne connaissons d'emblée qu'une cause qui nous est chère, celle de notre patrie, c'est par amour pour elle que nous nous sommes groupés, c'est pour essayer de maintenir sa foi et son espérance. Mais nous ne voulons pas, *nous ne voulons absolument pas* lui sacrifier la vérité, *car notre patrie ne nous est chère qu'à la condition de ne pas devoir lui sacrifier la vérité*. Notre cœur est engagé à fond dans la cause de la patrie, mais notre esprit doit rester vigilant et clair, prêt à juger contre nous-mêmes si c'est nécessaire.

C'est cela qui peut nous sauver, qui fera surtout que nous mériterons d'être sauvés.

Malheureusement, nous ne sommes pas sûrs de pouvoir continuer longtemps notre publication. Si nous nous arrêtons (ou si « on » nous arrête), nous demandons à ceux qui le pourront de continuer, en imposant la même discipline : ne croire un fait qu'après l'avoir longuement examiné et critiqué, avec un esprit froid et libre, et en tenant compte de *tous* les éléments.

TILLION, Germaine, « La cause de la vérité », in TODOROV, Tzvetan (dir.), *À la recherche du vrai et du juste*, Seuil, Paris, 2001, p. 72-74.

Texte 2 : Introduction à trois « Ravensbrück »

Le deuxième « Ravensbrück »

Pendant quatorze ans, de 1940 à 1954, le présent souffrant de mon pays m'avait fait oublier par force le riche passé vivant du Maghreb, sujet de ma recherche et de mes manuscrits jamais retrouvés ; ensuite, de 1954 à 1962, une autre urgence, l'impérieuse urgence algérienne, m'accapara. Après 1962, il m'était enfin devenu possible de me consacrer au travail que j'avais choisis et que j'aimais, et j'ai écrit alors *le Harem et, les Cousins*.

En 1970, deux survivants de Mauthausen, Pierre Serge Choumoff et Jean Gavard, me firent lire quelques lignes ou, pour la première fois, la chambre à gaz de Ravensbrück et les chambres à gaz de Mauthausen étaient traitées de mythes, tandis que les déportés et déportées qui parlaient d'extermination par gaz (c'est-à-dire pour Ravensbrück, toutes les détenues qui s'y trouvaient en 1945) apprenaient qu'ils ou elles relevaient en bloc du psychologue et du psychiatre. Un peu plus tard, les gigantesques abattoirs humains d'Auschwitz, de Chelmno, de Belzec, de Sobibor, de Treblinka, de Lublin-Majdanek furent à leur tour contestés.

Qu'il y ait eu des réactions en présence d'aussi surprenantes inventions, on peut le comprendre, car il faut savoir que nous fûmes assez nombreuses, à prendre des risques qui n'étaient pas petits pour que la vérité sorte du puits où tout avait été si méticuleusement ajusté pour qu'elle reste ensevelie. Nous allions même jusqu'à penser que nos pauvres vies n'étaient rien en comparaison du prix que nous attachions à ce cri de la vérité qui, du fond de l'abîme, doit réveiller Dieu.

Encore aujourd'hui, où tant d'années ont passé, il peut arriver que cette vérité demeure tragiquement présente.

J'ai partagé ces sentiments et j'avoue avoir été moi-même assez écoeurée en prenant connaissance de ces étranges négations. Assez, en tout cas, pour reprendre ligne par ligne tous les documents inédits que j'avais antérieurement réunis afin de les regrouper, de les contrôler et de les publier (mais le fait que tous les SS de Ravensbrück aient décrit la chambre à gaz et les exterminations qui s'y pratiquaient me semblait, à vrai dire, incontournable).

Le troisième « Ravensbrück »

L'histoire ne se presse pas, et il fallut attendre un bon nombre de décennies avant que ne soient classées et disponibles les archives de la Seconde Guerre mondiale. Encore faut-il, pour les déchiffrer aujourd'hui, lire aisément quatre ou cinq langues. [...]

Dans ce troisième « Ravensbrück » (qui, je l'espère, est à jour), on trouvera sur l'histoire du camp des informations dispersées en Europe, notamment en Allemagne de l'Ouest, en Autriche, en Pologne et même en Angleterre, où se trouvent les archives du procès de Hambourg ; depuis une dizaine d'années, Anise Postel-Vinay les visites (et l'on verra dans son étude qu'il y eut deux chambres à gaz – et non pas une, comme nous l'avions cru). [...]

Certes, cette remise à jour était nécessaire, mais, pour entreprendre une refonte complète du *Ravensbrück* 1973, j'avais aussi d'autres raisons.

La première fut évidemment le temps qui passe...

Pendant des dizaines d'années, nous, les plus concernées, nous avons surtout pensé au sort de ceux et celles que nous avons perdus, mais désormais nous-mêmes, derniers témoins, nous sommes déjà des absents, des absentes, et ce qui reste actuel, plus actuel que jamais, c'est l'aventure advenue il y a un demi-siècle à un grand peuple, notre égal, notre voisin – et ce sont aussi les tentations auxquelles il a succombé, car elles n'ont pas cessé de croître, et elles croîtront encore... Tuer ceux qui sont « en trop » ? Certains en rêvent aujourd'hui sur tous les continents.

Aucune recette sûre pour se garder du crime – sinon peut-être la bonne habitude de proscrire partout le secret et celle, complémentaire, de considérer que toute vérité est bonne à vérifier et à dire. [...]

TILLION, Germaine, *Ravensbrück*, Seuil, Paris, 1988, p. 17-20.

Texte 3 : Allocution adressée à Germaine Tillion par Geneviève de Gaulle-Anthonioz à l'occasion de la remise de la grand-croix de la Légion d'honneur, le 23 décembre 1999.

Ma chère Kouri,

Je t'ai vu pour la première fois au début de février 1944. Notre convoi, les 27 000, était en quarantaine et ta chère Maman était dans notre convoi.

Tu t'es approchée de notre baraque, comme toujours avec le même courage, dédaignant complètement les interdictions du camp, tu t'es approchée de la fenêtre, et tu as commencé à parler à ta Maman... Tu l'avais probablement déjà vue, mais moi, je t'ai entendu pour la première fois nous expliquer, non pas les raisons pour lesquelles nous étions à Ravensbrück – celles-là nous les savions –, mais pourquoi nous étions traitées comme cela. Parce que c'était d'une telle absurdité ! Il y avait de quoi détruire tout de suite quelqu'un qui arrivait et tu nous as dès ce moment-là expliqué ce que tu avais déjà compris, deux ou trois mois plus tôt – qu'il y avait entre la destruction systématique, ce que l'on a appelé plus tard la Shoah, et la destruction pour nous, non seulement une différence de degrés, mais une complémentarité. Cela, tu nous l'as expliqué.

La première chose que tu as faite, c'est de nous donner une connaissance. Parce qu'à partir du moment où nous avions une connaissance, nous pouvions lutter contre quelque chose. C'est là où tu nous as toujours précédées, dans chacun des drames qui ont ensuite accompagnés nos vies : je pense à la guerre d'Algérie, qui a été pour toi, comme elle l'a été pour beaucoup d'entre nous, vraiment un drame, tu nous as donné la possibilité d'arriver à comprendre, à comprendre avec un esprit vrai, un esprit juste, un esprit sans compromis. Voilà ce que tu nous as appris ; voilà le chemin que tu as commencé à tracer pour nous, celui d'une véritable connaissance intègre et juste.

Je voudrais dire, Kouri, que tu nous as appris ce qu'était l'esprit de justice. J'étais une jeune femme avec un petit bébé quand j'ai été convoquée en Allemagne pour témoigner contre ce que racontait l'une de nos camarades : qu'elle avait vu une surveillante, dont elle avait reconnu la photo, qui avait décapité des femmes à Ravensbrück sur la place de l'appel. C'était complètement faux naturellement. En tout cas, tu m'as dit : « Geneviève, tu dois aller en Allemagne pour dire que ce n'est pas vrai. » J'ai trouvé cela rude. C'était la première fois que je retournais en Allemagne et, en plus, j'avais un petit bébé. Tu m'as dit : « Si nous devons continuer à dire la vérité, nous devons aussi dire la vérité quand cela nous coûte. » Et je suis allée là-bas.

Le chemin que tu nous as appris est celui de la justice et de la vérité. C'est un des chemins les plus difficiles à suivre parce que la justice, nous avons beaucoup de peine à y croire. Mais essayer de faire la justice dans nos propres cœurs, cela est quand même à notre portée. Voilà la seconde chose que tu nous as apprise. [...]

GAULLE-ANTHONIOZ, Geneviève de, « A Ravensbrück », in TODOROV, Tzvetan (dir.), *Le Siècle de Germaine Tillion*, Seuil, Paris, 2007, p. 98-99.

Extrait vidéo : « Germaine Tillion par elle-même », réalisé par l'Association Germaine Tillion (3^{ème} partie : La résistante et la déportée, 17'25-37'40) – <https://www.youtube.com/watch?v=PmVcX-Tz1uw>